

A Sallertaine, les portes de l'église barricadée par des meneurs s'ouvrent d'elles-mêmes pour livrer passage à l'apôtre. A Esnandes, on montrait encore, à la fin du siècle dernier, des pans de murs qu'on appelait la maison maudite.

C'était celle du cabaretier Morcaut. Ayant insulté la procession par des propos sacrilèges, il fut subitement frappé de paralysie et mourut peu de temps après, misérablement, ainsi que toute sa famille.

« *Grignon de Montfort, apôtre des derniers temps* ». LA COLOMBE, Editions du VIEUX COLOMBIER, 5, rue Rousselet, Paris, pages 121-123.

### TROISIEME PARTIE

---

## LE MAITRE SPIRITUEL

TROISIEME PARTIE

LE MAITRE SPIRITUEL

XVI. — LE MAITRE SPIRITUEL.

par

le Père F. W. FABER

*La découverte, en 1842, du manuscrit du Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, fut une révélation. Sous le missionnaire voyant apparaissait l'auteur spirituel, presque insoupçonné, en dehors de ses cantiques. Toutes ses biographies en recevront un nouvel éclairage qui va toujours s'intensifiant.*

*L'enthousiaste admiration d'un Faber, alors dans toute sa notoriété, à la lecture de la Vie de Montfort et de son Traité, ne contribua pas peu à attirer l'attention, non seulement sur cette œuvre capitale, dont il donna la première traduction anglaise, mais encore sur tout Montfort, maître spirituel. L'avenir n'a démenti ni son jugement, ni ses prévisions.*

\*\*

C'est en 1846 ou 1847, à Saint-Wilfrid, que j'étudiai pour la première fois la vie et l'esprit du Vénérable *Grignon de Montfort*. Aujourd'hui, après plus de quinze années, il m'est bien permis de dire que ceux qui le prennent pour leur maître trou-



veront difficilement un saint ou un écrivain ascétique qui captive plus que lui leur intelligence par sa grâce et son esprit...

Il y a peu d'hommes, dans le XVIII<sup>e</sup> siècle qui portent plus fortement gravées sur eux les marques de l'homme de la Providence que cet autre Elie, missionnaire du Saint-Esprit et de Marie. Sa vie entière fut une telle manifestation de la sainte folie de la Croix, que ses biographes s'accordent à le classer avec saint Siméon Salus et saint Philippe de Néri. Clément XI le fit missionnaire apostolique en France, afin qu'il dépensât sa vie à combattre le Jansénisme, si compromettant pour le salut des âmes. Depuis les épîtres des Apôtres, il serait difficile de trouver des paroles aussi brûlantes que les douze pages de sa prière pour les missionnaires de sa Compagnie. J'y renvoie instamment tous ceux qui ont de la peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes. Il était à la fois persécuté et vénéré partout. La somme de ses travaux, comme celle de saint Antoine de Padoue, est vraiment incroyable et inexplicable. Il a écrit quelques traités spirituels, qui ont eu déjà une remarquable influence sur l'Eglise depuis le peu d'années qu'ils sont connus, et qui sont appelés à avoir une influence beaucoup plus large encore dans les années à venir.

« Préface du Révérend P. F. W. FABER, traduit littéralement sur la deuxième édition anglaise du *Traité de la véritable dévotion à la Sainte Vierge*. »

## XVII. — MEDAILLON : SYNTHÈSE DOCTRINALE

par

Alphonse DAVID

*De ces traités spirituels, quelles sont les idées fondamentales? Présentent-elles un système cohérent de spiritualité? Est-il possible d'établir la formule d'un Montfort aux activités et aux vues si variées?*

*Il y a plus de vingt ans ce « Médailion » tentait cette synthèse doctrinale, ascétique et mystique et l'auteur n'a fait qu'en donner un plus grand module dans son « Saint Louis-Marie de Montfort » (collection: « Les Saints de France »; Bonne Presse) où il trace ainsi la voie montfortaine: par Marie, sa chère Mère et sa divine Maîtresse, et par Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incarnée, à Dieu seul.*

\*\*\*

Figure ardente de missionnaire, visage embrasé de prêcheur, sculpture inoubliable d'apôtre, Montfort,... puis-je dire le charme dont tu enveloppes mon âme et l'image vraie de toi qui me séduit, me passionne et m'enthousiasme?

\*\*\*

Par une sorte d'attrait préétabli de son âme, sa piété d'enfant semble aller toute à sa Mère qui est dans les cieux. Ce violent, qui eût été l'homme le plus terrible de son siècle, s'épanche en tendresses innombrables pour prier, faire prier, entourer de ses assiduités, celle qui est l'incarnation de la bénignité de Dieu: la douce Vierge Marie: *O dulcis Virgo Maria*.

Et son intelligence avide, ouverte, variée suit la pente de son cœur, car pour ceux de sa droiture, de son équilibre, et de sa trempe, le cœur n'a pas ses raisons que la raison ignore.

Merveille! l'étude, la prière, l'action lui livrent le secret de

cette fascination du regard maternel sur lui. Il a compris le don de Dieu : une femme, bénie entre les femmes, placée en plein cœur des mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Sanctification, afin qu'en face de l'Eve de péché une Eve de salut attestât l'œuvre de la revanche divine.

Maintenant, c'en est fait. Il a lu dans les profondeurs mêmes de Dieu; il tient la clef du mystère de l'attraction des âmes chrétiennes par l'image de la Vierge; il sait le secret de Marie.

Marie est « le moule de Dieu », le moule propre à former et à mouler des dieux. Il s'y jette et s'y perd, irrévocablement, pour devenir le portrait au naturel de Jésus-Christ.

\*\*

Comme il réalise à l'école de Marie cet idéal audacieux: le portrait au naturel de Jésus-Christ!...

Car y eut-il mystique pour contempler et reproduire comme Montfort, l'intérieur de Jésus, ce qu'il y a en Jésus de plus profond et de plus élevé, Jésus dans le rayonnement de son titre de Sagesse?

Et, en définitive, Jésus, la Sagesse de Dieu, n'est-ce pas la croix? « Voici, je crois, le plus grand secret du roi, le plus grand mystère de la sagesse éternelle, la croix... Jamais la croix sans Jésus, ni Jésus sans la croix... La Vraie Sagesse... fait tellement sa demeure dans la croix, que, hors d'elle, vous ne la trouverez point dans le monde, et elle s'est tellement incorporée et unie avec la croix, qu'on peut dire avec vérité que la Sagesse est la croix et que la croix est la Sagesse. »

La pauvreté volontaire d'un Montfort, sa vie ridiculisée d'étudiant, les rebufades douloureuses de ses directeurs, ses héroïsmes d'ami des infirmes et des malades, son pauvre corps harassé de missionnaire, sa chair labourée jusqu'au sang, ses humiliations, ses persécutions, ses abandons, la folie de la croix : c'est le portrait au naturel de Jésus-Christ, de Jésus crucifié, la Sagesse de Dieu.

\*\*

Il l'a tant de fois poussé du plus profond de son cœur ce cri de ses désirs: *O Sagesse, venez*, que l'esprit de cette divine Sagesse a envahi et imbibé son âme.

En lui, l'homme spirituel n'a plus rien laissé de l'homme matériel.

Sans effort, comme par instinct, naturellement, sous l'in-

fluence du don de sagesse, il n'apprécie rien qu'en Dieu et en Dieu seul, cause suprême de qui tout relève et à qui tout retourne.

*Dieu seul ! Dieu seul !* devise sublime, dernier mot de la vraie sagesse, marque de ceux qui sont dépouillés du terrestre.

Montfort sent suavement au dedans de lui la présence de cette réalité près de laquelle toutes les autres ne sont que des ombres impalpables et qui passent. Qu'on dise le *Te Deum* à son entrée au séminaire ou que des évêques trompés par les jansénistes lui interdisent leur diocèse, que sa première fille spirituelle lui reste irrévocablement fidèle dans la longue attente d'une règle, ou que les premiers compagnons de ses missions l'abandonnent, qu'il triomphe ou qu'on l'humilie: Dieu soit béni!

\*\*

« Nous avons trois degrés à monter pour aller à Dieu: le premier qui est le plus proche et le plus conforme à notre capacité est Marie; le second est Jésus-Christ, et le troisième est Dieu le Père. »

Je vais par Jésus à son Père.  
Et je n'en suis pas rebuté;  
Je vais à Jésus par sa mère,  
Et je n'en suis pas rejeté.

\*\*

Notre-Dame, Reine des cœurs; Jésus, la Sagesse, divine folie de la vie; Dieu seul, à la cime et à la fine pointe de tout: n'est-ce pas, ô Montfort, le secret et ce qui fait l'unité de ton âme multiple? Autre Paul par l'ardeur de l'apostolat, rival de Xavier par le désir, frère de Vincent de Paul par la charité, nouveau François d'Assise par la pauvreté, Père et Maître d'un essaim de Vierges et de missionnaires, si tu fus tout cela, tout ce monde en raccourci des prodiges de la sainteté, c'est que ton cœur battait de la tendresse de Jean pour la Vierge, c'est que les éclairs de son génie avaient illuminé pour toi les splendeurs du Verbe, et que tu suivais son œil d'aigle, jusque dans les profondeurs de Dieu.

Voilà le médaillon spirituel que je porte de toi..., avec au revers...: la croix qu'encercle le chapelet et où brille la grande devise: Dieu seul!

« *Le REGNE DE JESUS par Marie.* »  
Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1<sup>er</sup> avril 1924.



## XVIII. — LE TRAITE DE LA VRAIE DEVOTION A LA SAINTE VIERGE

HISTORIQUE

par

le R. P. Armand PLESSIS, s. m. m.

Docteur en théologie  
Professeur au Séminaire des Missions (Montfort-sur-Meu)

*Il faut dire d'abord l'histoire miraculeuse de ce Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, prophétisée par l'auteur lui-même.*

*Nous l'empruntons au R. P. Plessis S. M. M., qui vient de publier coup sur coup un « Manuale Mariologiae Dogmaticae » et un « Commentaire du Traité de la Vraie Dévotion ». Entreprise courageuse que cette dernière œuvre, depuis longtemps souhaitée, et il convient de féliciter l'auteur de l'avoir menée à bien, même s'il n'a pas atteint d'emblée la perfection qu'il souhaitait. D'autres éditions suivront et l'élan est donné.*

*Il convient aussi de faire mémoire, à cette occasion — et le R. Père n'y manque pas — d'un commentaire littéral à plus vaste échelle, inauguré par le R. P. Hubert Marie Gebhard (1876-1939) dans la revue « Regina dei cuori » qu'il avait fondée à Rome. Sa vie trop brève n'y a pas suffi, plus longue elle n'y aurait pas suffi : malgré la régularité de ses articles pendant treize ans, il n'a pu commenter que 42 numéros du Traité sur 273. Mais l'exemple était beau et cette « somme » continuée par quelque jeune confrère initié à sa pensée eût été précieuse.*

\*  
\*\*

Montfort fut avant tout missionnaire. Mais, partout où il donnait les exercices de la mission, il s'appliquait à établir la dévotion du Saint Esclavage. « Je connais, dit M. des Bastières,

un très grand nombre de pécheurs scandaleux, à qui il a inspiré cette dévotion... qui sont parfaitement convertis, et dont la conduite est très exemplaire. »

Il est évident, toutefois, que les bons chrétiens surtout appréciaient sa doctrine et profitaient de cette dévotion.

Cet enseignement, que le saint missionnaire avait donné d'abord de vive voix, en chaire et au confessionnal, il résolut de le mettre par écrit sur la fin de sa vie, c'est-à-dire vers l'âge de 40 ans, ou peut-être même dans les temps qui précédèrent sa mort, après avoir été averti, au cours de la mission de Villiers-en-Plaine, que celle-ci était imminente. Pour avoir la tranquillité nécessaire à ce grand travail, Montfort se retira soit à la grotte de Mervent, au diocèse de Luçon, soit à celle de Saint-Eloi, près de La Rochelle. De toute façon, il travailla rapidement, d'enthousiasme, et comme poussé par une inspiration divine.

Son historien Grandet va même jusqu'à dire : « Il composa en trois jours un livre des avantages de cet esclavage, qui fut trouvé admirable. » Cependant, il est permis de se demander si ces paroles s'appliquent au *Traité de la Vraie Dévotion* ou au *Secret de Marie*.

A sa mort, Montfort légua son manuscrit intact au Révérend Père Mulot, qu'il avait choisi comme successeur et exécuteur testamentaire. Celui-ci savait quel trésor il tenait entre les mains. Abrité d'abord à Saint-Pompain, dans la cure hospitalière du Prieur, frère du Révérend Père Mulot, ce trésor regagna, dès l'année 1722, Saint-Laurent-sur-Sèvre, où le Père de Montfort était mort en 1716, et où les Pères de la Compagnie de Marie venaient d'établir leur Maison-Mère, près de la tombe de leur fondateur.

Jusqu'à la Révolution, la Compagnie de Marie grandira lentement, gênée dans son expansion par les décrets royaux limitant à douze le nombre de ses membres.

Ceux-ci néanmoins travaillaient avec courage, prêchant missions et retraites dans tout l'Ouest de la France. Toujours leur prédication s'inspirera de la doctrine du *Traité*.

Toutes leurs missions étaient consacrées à Marie, Reine des cœurs, et, partout où c'était possible, ils érigeaient des Confréries du Saint-Esclavage. Ce fut même un des griefs que l'on fit valoir contre eux pour essayer d'obtenir du Roi leur suppression.

En conséquence, les religieux Montfortains n'osèrent demander le « Privilège du Roi », nécessaire à la publication de tout livre et l'ouvrage de leur Père resta manuscrit.

Survinrent les troubles de 1789 et 1791. Les révolutionnaires de toutes nuances n'hésitèrent pas à désigner Saint-Laurent-sur-Sèvre comme le foyer d'où monte cette flamme de fanatisme qui bientôt embrasera la Vendée. Pour vaincre cette résistance aux lois, les Gardes nationaux de Cholet multiplient leurs perquisitions dans la maison des missionnaires. Ils s'emparent de tout ce qu'ils trouvent : lettres intimes, papiers, brochures, manuscrits. C'est le moment de la réalisation de la prophétie, que Montfort avait écrite dans son *Traité* soixante-dix ans auparavant : « Je prévois bien des bêtes frémissantes qui viennent en furie pour déchirer, avec leurs dents diaboliques, ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire. » (N° 114).

Dans ces *bêtes frémissantes*, qui déchirent le livre du P. de Montfort ainsi que sa réputation, on a vu en tout premier lieu les démons, se servant de toutes sortes d'instruments, même bien intentionnés, pour déchirer physiquement le livre du Bienheureux, et pour déchirer moralement sa réputation. Ces mêmes attaques s'adressent, du reste, à « ceux et celles qui le liront (cet écrit) et le réduiront en pratique ».

Ceci peut donc être vrai de tous les temps, mais s'est vérifié plus particulièrement lors de la Révolution. Peut-être, en effet, le manuscrit tomba-t-il sous les yeux des gardes nationaux ? Peut-être fut-il examiné, malmené, jeté à terre, lacéré, privé de quelques-uns de ses feuillets. En tout cas, la deuxième partie de la prophétie se réalisa au pied de la lettre. Si ces hommes en furie ne réussirent pas à détruire de leurs dents diaboliques le *Traité de la Vraie Dévotion*, « du moins » obligèrent-ils les missionnaires à « l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre ».

C'est vraisemblablement alors, en effet, que les Pères de Saint-Laurent-sur-Sèvre, instruits par l'expérience, et pouvant s'attendre à de nouvelles perquisitions, firent pratiquer dans un champ une sorte de souterrain. On y déposa, « dans les ténèbres et le silence d'un coffre », toutes les choses précieuses que l'on voulait sauver, en particulier le *Traité de la Vraie Dévotion*.

Sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la tempête sembla s'apaiser. Est-ce



dès ce moment-là ou un peu plus tard que l'on ramena, à la Maison-Mère ce qui avait été caché une dizaine d'années auparavant ? On n'a pu jusqu'à présent préciser la date de ce retour. Toujours est-il que les années suivantes, on réunit tous les écrits de Montfort en vue du procès de béatification. La liste de ces écrits est longue, puisqu'elle compte 291 pièces. Mais il y manque la principale : le *Traité de la Vraie Dévotion*. Disparition presque aussi inexplicable que l'absence totale de recherches ou du moins d'inquiétudes au sujet du précieux manuscrit. Le démon pouvait bien triompher. Il tenait le *Traité* profondément enseveli dans les ténèbres et le silence d'un coffre, *afin qu'il ne paraisse pas* ». (*Vraie Dévotion*, n° 114.) Satan ne redoutait rien tant que sa publication.

Finalement, le 22 avril 1842, un religieux montfortain ayant besoin de documents pour composer un sermon sur la Très Sainte Vierge, alla chercher, à la bibliothèque commune, dans une caisse ou un placard, contenant un grand nombre de vieux cahiers et de livres tronqués. Il tomba sur un manuscrit dont les pages jaunies trahissaient l'antiquité. Après en avoir lu quelques pages, il le prit, espérant en tirer quelques services pour la composition de son sermon. Il lut par hasard le passage où l'auteur parle des missionnaires de la Compagnie de Marie, et il reconnut le style et les pensées de l'*Allocution du Père de Montfort à ses missionnaires*. Dès lors, il ne douta plus que ce cahier ne fût de lui. Il le porta au supérieur de ce temps-là qui, lui, reconnut parfaitement l'écriture du Bienheureux. Ne venait-il pas, en effet, de suivre cette écriture tout le long des 291 pièces réunies dans le procès ?...

Les quelques missionnaires qui avaient échappé à la mort avaient eu trop à faire pour réorganiser la bibliothèque. Les bouleversements et les changements du personnel entraînèrent l'oubli de plusieurs traditions et personne ne savait plus ce que ce manuscrit était devenu.

En annonçant ces persécutions contre son petit écrit, Montfort avait ajouté : « Mais qu'importe ! Mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès. » (n° 114.)

Cette prophétie s'est encore réalisée. Car, sortant des ténèbres et du silence d'un coffre, le manuscrit fut publié dès le début de l'année 1843. L'année suivante, nouvelle édition. En 1900, on pourra compter au moins seize éditions françaises, quatre anglaises, quatre italiennes, trois polonaises, deux canadiennes,

deux hollandaises, une allemande, une espagnole et une américaine. Et de nos jours cette diffusion est au moins triplée.

Enfin, pour que tous les lecteurs de la *Vraie Dévotion* puissent consulter eux-mêmes le texte original du saint missionnaire, ce texte a été photographié page par page et reproduit sur des clichés en cuivre. Et l'année centenaire 1942 a vu la première publication de ce manuscrit multiplié.

« *MARIOLOGIE MONTFORTAINE. Commentaire du Traité de la Vraie Dévotion.* »

LES TRADITIONS FRANÇAISES, Editeurs, p. 31-34.

## XIX. — CARACTERE LITTERAIRE

par

Edmond JOLY

*C'est dans le Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge — titre que lui ont donné les premiers éditeurs — que Montfort justifie et expose ce que doit être la dévotion à Marie pour nous conduire à Jésus-Christ.*

*Il y a, autour de ce « petit livre », un concert de louanges, qui s'expriment en phrases d'anthologie.*

*« Son « Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge » est une somme accessible et maniable de la pensée de l'école française. » (Albert Garreau : Histoire mariale de la France, p. 146.)*

*« C'est un des plus beaux livres de spiritualité qui soient, un des plus essentiels avec l'Imitation et l'Introduction de saint François de Sales. » (Louis Chaigne : Le Bienheureux Louis Marie Grignon de Montfort, p. 118.)*

*« C'est la plus puissante synthèse que je connaisse des principes de la théologie mariale. » (Cardinal Charost.)*

*Nous citons plus longuement Edmond Joly à qui L. Chaigne dédiait ainsi sa vie de Montfort :*

*A la mémoire d'*

*EDMOND JOLY*

*qui avait rêvé d'écrire cette biographie et  
qui vécut l'idéal même de Montfort.*

*Et, comme Montfort, il mourut en serrant dans sa main une statuette de la Sainte Vierge.*

*\*\**

*Saint Louis-Marie Grignon de Montfort, apôtre, escète, poète, dramaturge, sculpteur, architecte... pour la gloire de la Madone dont il se dit l'esclave en toute manière et jusque dans sa signa-*



ture. Rien de frappant comme l'anachronisme d'une telle physiologie à l'aurore de ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui réalisera la perfection de l'esprit sans le cœur, supprimera la poésie pour la plus savante des proses et reniera l'amour pour une luxure devenue, elle aussi, une manière de science bientôt délirante et atroce. La pensée mariale est la fleur du christianisme ; sa disparition, dans une certaine classe d'esprits, entraînera une résurrection de l'âme païenne qui célébrait ses dieux morts dans les débauches et les supplices. Mais le peuple de France, abandonné d'une élite oublieuse de ses devoirs, demeure croyante et répond toujours à l'appel de Marie. C'est par elle et pour elle que Grignon de Montfort conserve à la piété les provinces de l'Ouest. Une vocation étrange, toute personnelle, associant au zèle apostolique l'esprit des anciens bâtisseurs d'églises et celui des trouvères, le retrempe au plus profond de la race. La formation sacerdotale du séminaire de Saint-Sulpice lui permet d'échapper à la bise janséniste comme à l'influence de cette réaction contre le quiétisme qui diminue alors la mystique française par un contrôle trop étroit de ses élans. La ferveur mariale de Grignon de Montfort se condense dans un chef-d'œuvre très longtemps méconnu, le génial petit « Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge ». L'accent en est unique, la syntaxe particulière, avec un choix de mots recevant un sens inattendu par l'usage qui en est fait. C'est un peu le secret du Greco réduisant sa palette à quelques tons essentiels dans un dessein d'ardeur. Le pieux serviteur de Marie rencontre dans le travail apostolique les mêmes éléments d'inspiration qu'un Dante ou qu'un Goethe : faute des hommes, problème du mal, urgence du bien...

« THEOTOKOS. Après le Concile d'Ephèse. La Mère de Dieu dans la Pensée, l'Art et la Vie. »

Editions SPES, 1932, pages 182 et 183.

## XX. — FILIATION :

### LE DERNIER DES GRANDS BERULLIENS

par

Henri BREMOND

de l'Académie française

*On ne regrettera jamais assez que la mort n'ait pas permis à l'abbé Bremond de poursuivre son œuvre monumentale : Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religions jusqu'à nos jours. Nous y avons perdu sur Montfort le portrait en pied du mystique qu'annonçait le neuvième volume : « N'ayant ici qu'à tracer la courbe de l'évolution qu'a suivie la piété mariale en 1656 au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ce petit livre (le Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge), qui, du reste, a fait déjà l'objet d'un travail extrêmement remarquable. (La vie spirituelle à l'école du Bienheureux L.-M. Grignon de Montfort, du T. R. P. Antonin Lhoumeau). Aussi bien, retrouverons-nous Grignon de Montfort quand nous étudierons la survivance de la tradition mystique pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. » T. IX, chap. III, p. 272.*

*Du moins, sa célébrité sur la question à laquelle il a consacré sa vie a-t-elle introduit et acclimaté dans un public d'élite des idées essentielles : la filiation bérullienne de Montfort, le caractère progressif et non dégressif de sa dévotion mariale, sa parfaite orthodoxie, son exposé populaire.*

\*\*\*

«... Parmi les rares Français du XVII<sup>e</sup> siècle qui figurent dans le catalogue des saints et des bienheureux, trois au moins — Vincent de Paul, Jean Eudes, Louis-Marie Grignon de Montfort — dépendent étroitement de Bérulle et de l'école française.

« De tant et de tant d'ouvrages qui ont propagé la tradition de cette école, il n'en est sans doute pas un qui soit aujourd'hui plus répandu que le *Traité* de Montfort, sur la *Dévotion à la Sainte Vierge*. Une élite seule reste fidèle à Bérulle, à Condren, je dirai même à M. Olier et au P. Eudes, tandis que le *Traité* de Montfort, publié pour la première fois en 1842, a eu plus de trente éditions, dont la dernière, tirée à 10.000 exemplaires, a été enlevée en l'espace de deux ans et quelques mois... (p. 435-436).

« En vérité, certaines congrégations religieuses ont une bizarre façon d'honorer leurs fondateurs. Les eudistes ont laissé dormir pendant deux siècles la plupart des ouvrages du P. Eudes ; le chef-d'œuvre de Grignon de Montfort, une merveille, comme nous le verrons, a été trouvé, manuscrit, dans un grenier, sous le règne de Louis-Philippe ; en 1918, Vincent de Paul circule sous le manteau... (T. III, 1<sup>re</sup> partie, chap. IV, p. 245).

« Pour des raisons qui nous échappent, les eudistes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'avaient publié que d'insuffisantes brochures sur la carrière, pourtant si remplie, de leur fondateur... Quoiqu'il en soit, nous tenons enfin (1905-1908) une vie complète du P. Eudes. Près de trois mille pages, que nul bon esprit ne s'avisera de trouver trop longues, et qui font honneur soit à la formation littéraire, soit à la critique des eudistes contemporains... Et coup sur coup, dans l'espace de quelques années (1905-1911) nous avons vu paraître douze forts volumes, tout à fait dignes de prendre place entre le *François de Sales* d'Annecy et les publications des jésuites espagnols...

« En même temps se développe, chez les disciples du B. Grignon de Montfort, une propagande parallèle, plus active encore peut-être et qui, chaque jour, gagne du terrain. (T. III, III<sup>e</sup> partie, chap. II, p. 583-590).

« Si la poésie populaire est riche de poésie, la dévotion populaire l'est également d'une religion qui nous paraîtrait toute pure, voire sublime, si elle savait s'exprimer. Les aigres censeurs qui passent tous les mots et tous les gestes au crible d'une théologie exacte, risquent d'envoyer pêle-mêle au feu le bon grain avec l'ivraie. Mais non pas les vrais maîtres spirituels, infiniment respectueux de ce qui leur échappe fatalement dans l'intimité des âmes, moins soucieux de trancher une végétation surabondante que de greffer sur elle, pour ainsi dire, la vie plus pure, la mystique plus haute, le théocentrisme plus rigoureux, que ces folles branches appellent souvent, même quand elles

semblent s'y refuser. C'est là précisément ce qu'a réalisé avec une aisance merveilleuse et, dès avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le maître par excellence de la dévotion mariale, le bienheureux Grignon de Montfort, qui est tout ensemble le dernier des grands bérulliens et un insigne missionnaire. Dans son traité de la *Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, la dévotion des élites et la dévotion des foules se rencontrent, elles se fondent l'une dans l'autre, précieux chef-d'œuvre duquel on ne saurait dire s'il est plus bérullien que populaire, ou inversement...

« Il va du reste sans dire qu'au témoignage de Montfort, que j'ai préféré parce qu'il me paraît plus significatif, il faut joindre celui des autres spirituels contemporains, de Boudon, de Fénelon par exemple, et, plus tard, du P. Grou. Ni aux uns ni aux autres, la dévotion médiévale (ou bernardine, ou populaire) à la Sainte Vierge ne paraît une gêne, encore moins un épouvantail. Dans leur enseignement comme dans leur expérience intime, elle se plie sans le moindre effort à toutes les exigences de la haute contemplation et du pur amour.

« Il est piquant (et triste, puisque Flachaire n'est plus là pour corriger cette méprise), que le *Traité de la Vraie Dévotion* l'ait confirmé dans sa théorie de la décadence croissante, au lieu que, pour moi, ce même livre prouverait presque à lui seul le progrès que j'ai dit. Je m'explique, d'ailleurs, fort bien l'erreur de ce jeune savant. Montfort est l'apôtre de « l'esclavage à Marie », et Flachaire ne voit, dans la notion même et dans la pratique de « l'esclavage » que puérilité superstitieuse. Il aurait bien dû savoir pourtant que cette dévotion est foncièrement bérullienne, quoique Barry et Poiré se la soient appropriée. C'est même par là que les adversaires de Bérulle avaient espéré le perdre. Triste manœuvre sur laquelle il est inutile d'insister. Flachaire a aussi été égaré par l'édition du *Traité* qu'il avait en main, celle de Rennes, 1891, accompagnée d'une étude malheureuse de l'abbé Didiot. (Cf. la critique de cette étude dans le livre du P. Lhoumeau, pp. 106-146). Il l'a été de même par les condamnations successives qui ont été portées contre la dévotion à l'esclavage, condamnations tapageusement orchestrées par Baillet : décret de 1673, abolissant les sociétés italiennes d'esclaves de la Mère de Dieu et interdisant le port des chaînettes ; décret postérieur de quelques mois, condamnant tous les livres « de l'esclavage ». Je n'ai pas à discuter les abus qu'ont voulu supprimer ces différentes mesures ; mais sur la pleine orthodoxie de la dévotion prise en elle-même et entendue



comme l'entendent Bérulle d'abord, puis Montfort, aucun doute n'est possible (Cf. Lhoumeau, *ib.*). Aussi bien Montfort est-il béatifié et le pape Pie X recommande-t-il « très vivement le *Traité...* si admirablement écrit par le Bienheureux »... Le port des « chaînettes » est une pratique accessoire, ni plus ni moins superstitieuse que le scapulaire... (T. ix, chap. iii, p. 272-273 et note 1, p. 173).

ANTHOLOGIE DES ECRIVAINS CATHOLIQUES, PROSATEURS FRANÇAIS DU XVII<sup>e</sup> SIECLE.

CRÈS et Cie, Paris 1919.

et HISTOIRE LITTERAIRE DU SENTIMENT RELIGIEUX.

Librairie BLOUD et GAY, 3, rue Garancière, Paris 1932.

## XXI. — DOCTRINE

par

le Cardinal MERCIER

Archevêque de Malines

*En quoi consiste cette dévotion mariale montfortaine, connue dans le Traité, connue sous le nom de saint esclavage, et en laquelle Bremond reconnaît de plein épanouissement du culte de Notre Dame ?*

*Il existe sur le sujet un livre définitif : « La vie spirituelle à l'école du Bienheureux de Montfort, par le R. P. Antonin Lhoumeau, s. m. m., auquel on pouvait emprunter la réponse à cette question.*

*A cause de la haute autorité du Cardinal Mercier, on citera ici un extrait d'une lettre pastorale de l'archevêque de Malines, qu'il faudrait lire en entier, parce qu'elle rattache le saint esclavage à toute l'économie de la sanctification.*

*Pour le Cardinal, médiation universelle de Marie et saint esclavage n'étaient que les deux aspects d'un même problème, l'un théorique, l'autre pratique : la vraie dévotion, c'est la conséquence dans notre culte marial de la médiation universelle.*

*Promoteur de cette médiation, il devait l'être de la Vraie Dévotion. Aux journées mariales d'Anvers (1924) il disait à ses prêtres : « Je suis venu ici pour vous demander à tous un service : que vous vouliez bien pratiquer et propager la vraie dévotion à la Sainte Vierge, selon la méthode du Bienheureux Grignon de Montfort. »*

\*\*\*

« Le mot « esclavage » effarouche parfois des esprits mal avertis. Pour ma part j'avoue qu'il me heurta jadis.

C'est que l'esclavage éveille communément le souvenir du

despotisme païen, sous lequel l'esclave était considéré comme la *chose* de son maître, dont il avait à subir la loi et les caprices ; il évoque aussi l'idée des marchés hideux d'Afrique, où femmes et enfants sont vendus à l'encan comme du bétail : d'où la tendance à croire que, se constituer volontairement esclave, ce serait renoncer à cette liberté des enfants de Dieu dont nous sommes si justement fiers, abdiquer notre personnalité morale, déchoir.

On n'ose, il est vrai, tirer résolument cette conclusion : une voix secrète avertit qu'un Bienheureux dont les écrits ont été jugés irréprochables par l'Eglise ; dont Elle autorise le culte public ; qui entraîne à sa suite une légion de fervents et saints disciples ne peut être une doctrine qui serait spirituellement avilissante ; mais il n'empêche que le mot esclave mal compris fait peur, arrête de pieux élans, paralyse chez beaucoup l'essor de la dévotion totale à la Sainte Vierge Marie.

Il y a des esclaves qui le sont par contrainte et que leur maître exploite ou brutalise ; il y en a qui se constituent tels de leur plein gré et pour lesquels le maître est un garant de stabilité de vie économique, une protection, une providence.

Le religieux renonce volontairement à la libre disposition de son avoir, afin de vaquer plus aisément, à l'abri des soucis matériels, au service du bon Dieu. Ce religieux se fait esclave au sens économique du mot, mais il en devient spirituellement plus libre ; son apparente servitude est un profit.

En termes plus généraux, l'esclave conscient et volontaire est celui qui, défiant de sa faiblesse, demande à s'appuyer sur un bras plus vigoureux que le sien, afin de marcher d'un pas plus ferme et plus sûr.

Et lorsque ce bras est celui d'une mère et d'un père, l'esclavage est un esclavage d'amour.

C'est de cet esclavage que parle Grignon de Montfort.

Il a pour but de nous arracher à nos misères, de remédier à notre état de faiblesse, de nous faire trouver dans le cœur et dans les bras d'une mère, toute puissante sur le Cœur de Dieu, sécurité et liberté.

Il est un engagement irrévocable au service de Dieu, sans préoccupation mercenaire, par filial amour : il est cela, il n'est que cela.

Par lui, l'âme se fixe dans la donation qu'elle fait d'elle-même à l'Esprit de Dieu : il est « spirituel ». Il s'inspire de la plus pure charité : il est « saint ». Il libère le cœur des chaînes de

l'égoïsme : il est « volontaire », et réalise les conditions les plus propices à la vraie liberté.

« Savez-vous bien, demande sainte Thérèse, ce que c'est qu'être vraiment spirituel ? C'est se faire l'esclave de Dieu, et, comme tel, porter sa marque, qui est celle de la croix ; c'est Lui abandonner tellement notre liberté, qu'Il puisse nous vendre comme Il a été vendu Lui-même pour le salut du monde. C'est croire qu'en nous traitant de la sorte, Il ne nous fait aucun tort, et nous accorde au contraire une grande faveur. »

Ne nous laissons donc pas épouvanter par les apparences d'un mot. Visons au réel ; pénétrons-nous du sens de l'Evangile. Tenons-nous pour ce que nous sommes, faibles, et somme toute, toujours misérables.

Faisons-nous résolument « les esclaves de Dieu », « les esclaves de Marie ». Livrons-nous filialement, mais sans réserve, à la sollicitude de notre Mère. Dans notre vie spirituelle, abandonnons-lui nos tâtonnements du début, nos progrès, le présent, l'avenir ; dans nos travaux, dans nos épreuves, tenons-nous sous le manteau de sa protection maternelle.

Nous surtout, prêtres du Seigneur, soyons à la fois les disciples et les propagateurs de la « vraie dévotion » ; il y va de notre sainteté personnelle ; il y va du succès de notre action pastorale.

Une fois tout à Marie, vivons en paix ; que rien, ni du dehors, ni du dedans ne trouble notre sérénité. Nous sommes sous la garde de la plus puissante et de la plus aimante des Mères, maintenant et pour l'heure de notre mort.

Je ne sache pas qu'il y ait un acte plus compréhensif de ce que l'âme peut vouer à Dieu et au Christ, que cet acte de renoncement ou « d'esclavage », tel que l'entend le Bienheureux de Montfort.

L'empire de la charité croît dans la mesure où s'efface l'égoïsme.

Les conseils évangéliques, tels qu'ils sont couramment pratiqués, comportent le renoncement aux biens extérieurs, aux satisfactions des sens, à l'indépendance de la volonté personnelle.

La dévotion du Bienheureux va plus loin : elle renonce même à la libre disposition de tout ce qui, dans notre vie spirituelle, est susceptible d'être objet de renoncement. Sans doute, notre mérite, au sens strict du mot, titre de justice à la gloire éternelle, est inaliénable, rigoureusement personnel ; mais nos mérites satisfactifs, c'est-à-dire nos titres à la remise



des peines encore dues pour l'expiation des péchés pardonnés ; notre puissance d'impétration « mérites impéatoires », c'est-à-dire nos titres à l'obtention de faveurs célestes ou de secours temporels pour nous ou pour autrui, ne nous sont pas personnels au point qu'il nous soit impossible d'y renoncer. Si je puis y renoncer, dit Montfort, j'y renonce, persuadé que, moins je m'immiscerai de moi-même dans l'œuvre de mon salut, mieux je me prêterai à l'action efficace et plénière de Celui qui seul est la Voie, la Vérité et la Vie.

Oh oui, il va loin l'abandon que nous prêche le Bienheureux et dont il nous donne l'exemple ; il va, semble-t-il, à l'extrême. Dieu seul pour chaque âme en mesure la portée. Dieu seul le réalisera en conformité avec son dessein sur chacun de ses élus, à la condition qu'ils se laissent conduire et aimer par lui.

Mais n'est-ce pas, précisément, ce à quoi aspirent à notre époque les âmes généreuses. A mesure que se font plus rares les vrais disciples du Christ, ne semble-t-il pas que ceux qui veulent Lui rester irrévocablement fidèles éprouvent davantage le besoin de tout Lui donner, de tout Lui sacrifier ? Elles sont légion les âmes qui, sans toujours bien comprendre la portée de leurs aspirations profondes, brûlent de s'offrir en « Hostie », en « Victime », pour l'humanité. N'est-ce pas l'Esprit Saint qui épanche en elles ses gémissements intraduisibles ; selon la déclaration de l'apôtre saint Paul : « Ce que nous aurions à demander, pour bien faire, nous ne le savons pas ; mais l'Esprit Saint Lui-même se charge de le demander pour nous au moyen d'aspirations qu'aucune forme n'est capable d'exprimer ». « *Quid oremus, sicut oportet nescimus, sed ipse Spiritus Sanctus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* »

La consécration de soi-même à Jésus par Marie répond à ce besoin des âmes.

Il y avait chez Grignon de Montfort, en même temps qu'une âme de saint, un tempérament de prophète.

La prière brûlante par laquelle il demande à Dieu des missionnaires pour sa Compagnie de Marie, est autant une vision sur l'avenir qu'un appel à l'aspotolat. Son introduction au « Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge » s'achève sur cette conclusion d'allure prophétique : « Marie a été inconnue jusqu'ici et c'est une des raisons pourquoi Jésus-Christ n'est point connu comme Il doit l'être. Si donc, comme il est certain, la connaissance et le règne de Jésus-Christ arrivent dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connais-

sance et du règne de la Très Sainte Vierge Marie, qui l'a mis au monde la première fois et le fera éclater la seconde. »

L'avenir, mes bien chers Frères, est le secret de Dieu. Ne nous attardons pas à le deviner.

Mais préparons-le.

Laiques et ecclésiastiques, soyons des apôtres de Marie. Soyons ses enfants et vouons-lui un culte total où, par le renoncement le plus complet possible à ce que nous avons et à ce que nous sommes, nous lui appartenions, nous lui soyons irrévocablement abandonnés, afin qu'elle, Mère de Miséricorde, nous fixe en Jésus et qu'au jour où finira notre exil, elle vienne maternellement au devant de nous, nous offrant elle-même le fruit de ses entrailles notre Sauveur Jésus, qui fera notre gloire « *et Jesum benedictum, fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.* »

#### LETTRE PASTORALE :

« La Médiation universelle de la Très Sainte Vierge et la Vraie Dévotion à Marie selon le Bienheureux L.-M. GRIGNION DE MONTFORT. »

Novembre 1924.

## XXII. — MYSTIQUE

par

le R. P. R. GARRIGOU-LAGRANGE O. P.

Professeur de dogme et de théologie mystique  
à l'Angelico, Rome

*La dévotion mariale Montfortaine n'est pas ce qu'on nomme communément une pratique de piété; elle n'est pas non plus seulement une doctrine ascétique; elle est encore, bien comprise et généreusement pratiquée, une mystique mariale, une voie à la contemplation et à la grâce d'intimité mariale, où elle conduisit un Montfort qui chantait:*

*« Voilà ce qu'on ne pourra croire:  
Je la porte au-dedans de moi,  
Gravée avec des traits de gloire  
Quoique dans l'obscur de la foi. »*

*C'est ce caractère qu'a mis davantage en lumière dans plusieurs de ses livres de mystique et de dogme (Perfection chrétienne et contemplation; La Mère du Sauveur et notre vie intérieure, etc...) un des plus remarquables philosophes et théologiens de notre temps, le R. P. Réginald Garrigou-Lagrange.*

\*  
\*\*

Dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, le Bienheureux Grignon de Montfort a justement distingué plusieurs degrés de la vraie dévotion à la Mère de Dieu. Il ne parle que rapidement, ch. III, des formes de la fausse, qui est tout extérieure, présomptueuse, inconstante, hypocrite ou intéressée ; il ne considère guère que la vraie.



Ainsi que les autres vertus chrétiennes, elle grandit en nous avec la charité, qui est d'abord celle des commençants, puis des progressants et des parfaits.

Au premier degré la vraie dévotion à Marie consiste à la prier de temps en temps avec recueillement, par exemple à bien dire l'Angelus, quand il sonne. Au second degré, elle devient le principe de sentiments plus parfaits d'estime, de vénération, de confiance et d'amour, qui portent, par exemple à bien dire le chapelet ou même le rosaire chaque jour. Au troisième degré, elle porte à se donner tout entier à la Sainte Vierge en se consacrant à Elle, pour être tout entier par elle à Notre-Seigneur.

Cette consécration consiste à promettre à Marie de recourir finalement et constamment à elle et de vivre dans une habituelle dépendance à son égard, pour arriver à une plus intime union avec Notre-Seigneur et par lui avec la Sainte Trinité présente en nous...

Une âme fidèle à la dévotion dont nous venons de parler fait toutes ses actions par Marie, avec elle, en elle et pour elle, et arrive ainsi à une grande intimité avec Notre-Seigneur.

Les fruits supérieurs de cette consécration, lorsqu'on en vit pleinement, sont les suivants par rapport à l'humilité, aux trois vertus théologales et aux dons du Saint-Esprit qui les accompagnent. On reçoit peu à peu une participation à l'humilité et à la foi de Marie, une grande confiance en Dieu par elle, la grâce du pur amour et de la transformation de l'âme à l'image de Jésus-Christ...

Dans cette voie, la charité s'épanouira de plus en plus, sous l'influence de celle qui est appelée *Mater pulchrae dilectionis* (Eccli, XXIV, 24)...

Certaines âmes reçoivent une vie d'union à Marie par une grâce spéciale, au sujet de laquelle le P. E. Neubert, marianiste, a réuni plusieurs témoignages très significatifs. Il faut aussi citer sur ce point *L'Union mystique à Marie*, écrit par une recluse flamande qui l'a personnellement expérimentée, Marie de Sainte-Thérèse (1623-1677).

Le P. Chaminade, qui exerça le ministère avec le plus grand zèle à Bordeaux pendant la Révolution française, et qui fonda les Marianistes, eut aussi cette expérience. Il a écrit: « Il est un don de présence habituelle de la sainte Vierge comme il est un don de présence habituelle de Dieu... très rare, il est vrai, accessible cependant à une grande fidélité. » Comme l'explique

le P. Neubert, qui rapporte ce texte (loc. cit. p. 15), il s'agit de l'union mystique normale et habituelle à Marie.

Le vénérable L. Ed. Cestac eut aussi ce don et disait: « Je ne la vois pas, mais je la sens comme le cheval sent la main du cavalier qui le mène. (cité ibid. p. 19).

Il est donné à ces serviteurs de Dieu de prendre ainsi conscience de l'influence qu'exerce constamment Marie sur nous en nous transmettant les grâces actuelles qui assurent une constante fidélité...

C'est ici que nous saisissons les rapports profonds de la Mariologie et de la vie intérieure; vérité élémentaire pour tout chrétien; mais les vérités élémentaires, lorsqu'on les scrute et les met en pratique, apparaissent les plus vitales et les plus hautes, telles celles qui sont exprimées dans le *Pater*.

« *MARIOLOGIE. La Mère du Sauveur et notre vie intérieure,* »

LES EDITIONS DE L'ABEILLE, 9, rue Mulet, Lyon, 1941. Pages 314-335 passim.

### XXIII. — LE PROPHETE DES DERNIERS TEMPS

par

le R. P. Antonin LHOUMEAU, s. m. m.

*Entre autres charismes dont fut favorisé le P. de Montfort, ses prédictions multiples au cours de ses missions, forcent d'inscrire d'abord celui de la prophétie.*

*Ce don prend une plus grande ampleur encore dans son Traité de la Vraie Dévotion. Le T. R. P. A. Lhoumeau a écrit, sous cette impression, un livre qui mérite attention: « La Vierge Marie et les apôtres des derniers temps », livre déjà en germe dans son œuvre capitale: « La Vie spirituelle à l'école du B. L. M. Grignon de Montfort », qui le classe premier des pionniers montfortistes.*

*Ce sera un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de la Compagnie de Marie, d'avoir été, dans la Congrégation et au dehors, l'initiateur de l'étude de Montfort, maître spirituel. Dans la notice qu'il lui a consacrée, le P. F. Fradet s. m. m., écrit très justement : « Disons dès maintenant que la fondation du Règne de Jésus et l'apparition de la Vie spirituelle marquent une date dans notre histoire. »*

\*  
\*\*

Il fut prophète aussi bien que thaumaturge, ce grand serviteur de Marie. C'est peu qu'il ait prédit, comme le montre sa vie, quantité de faits particuliers, et notamment la destinée de son « petit écrit que la rage de l'enfer tiendrait longtemps



enseveli dans l'ombre et le silence d'un coffre ». Il annonça bien haut que la dévotion du saint Esclavage se propagerait grandement, non sans attirer à ceux qui l'embrasseraient maintes persécutions et susciter contre eux bien des colères. Il a fait plus encore. Comme saint Jean, auquel il fut si dévot, Montfort sut réaliser dans sa vie cette intimité parfaite avec Marie que laissent entrevoir ces mots presque intraduisibles: *Et accepit eam discipulus in sua*; et (ressemblance frappante!) comme saint Jean aussi, il eut des vues prophétiques sur les derniers âges de l'Eglise. L'apôtre nous a donné l'Apocalypse, où la Mère de Dieu à sa place; notre Bienheureux a écrit son TRAITÉ, où il annonce que dans les derniers temps Marie doit former de grands saints, les armer pour la lutte suprême et préparer le règne final du Christ. Est-il téméraire de penser que cette Reine des Prophètes ne fut pas étrangère aux révélations qu'eurent ses fils bien-aimés, et qui, en partie, la concernaient elle-même?

Les commentateurs expliquent comment l'Apôtre, dans son Evangile, s'élève d'un premier vol au-dessus des créatures jusqu'au sein du Père pour contempler le Verbe: *In principio erat Verbum*. C'est aussi dans ces hauteurs célestes, dans ces splendeurs de la divinité que s'offre à saint Jean la vision de l'Apocalypse, où lui apparaît la sainte Vierge. Il la voit comme la Femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et couronnée de douze étoiles. Sa lutte avec le dragon se déroule, il est vrai, ici-bas; mais elle est retracée sous des figures grandioses et mystérieuses qui maintiennent nos regards comme entre ciel et terre. Marie combat contre Satan, mais en Souveraine qui domine les attaques et les colères du dragon, aussi bien que le cours des événements.

Le Bienheureux de Montfort s'inspire de cette vision qui retrace l'histoire de l'Eglise militante; mais il en considère la réalisation selon les procédés de la divine Sagesse dont Marie est le Trône. Il s'est familiarisé avec les vues de cette Sagesse, qui dans ses œuvres atteint d'une extrémité à l'autre et sait relier la fin au commencement: *attingens a fine usque ad finem*.

Dans la conduite des choses aussi bien que des personnes, rien ne peut entraver sa puissance à la fois douce et forte: *fortiter suaviterque disponens omnia*. C'est dans cette lumière spéciale qu'il contemple Marie et son rôle providentiel. C'est par Elle, dit-il, que le Sauveur est venu en ce monde en se faisant Homme, et c'est Elle aussi qui préparera son second avènement à la fin des temps. Alors Elle luttera contre le

dragon, l'antique Serpent; mais ce ne sera pas un simple épisode de sa vie, une rencontre accidentelle; ce sera la continuation et l'achèvement de sa mission divine; car Dieu l'a posée, dès le Paradis terrestre, comme l'adversaire personnelle de Satan dont finalement Elle écrasera la tête. Cette ampleur de perspective, qui embrasse à la fois le passé et l'avenir, qui relie les derniers âges du monde aux premiers et nous montre dans toute son étendue le plan de la divine Sagesse sur Marie, est assurément d'une originalité et d'une magnificence extraordinaire; et c'est en cela qu'entre tant d'autres vues prophétiques se distinguent celles du Bienheureux de Montfort.

« *La Vie spirituelle à l'école du B. L. M. GRIGNION DE MONTFORT.* »

H. OUDIN, Poitiers 1904, p. 15 et 16.

« *LA VIERGE MARIE et les Apôtres des derniers temps, d'après Louis-Marie de Montfort.* »

Maison MAME, Tours, 1919, p. 34-35.

## XXIV. — L'AMOUR DE LA SAGESSE ÉTERNELLE

par

Daniel-Rops

*On défigurerait le visage de Montfort, maître spirituel, si on ne tenait compte d'un autre livre : « l'Amour de la Sagesse éternelle » qu'il a traduit dans sa vie active, par son amour de la croix, ses plantations de calvaires, sa fondation des Filles de la Sagesse, comme il a exprimé sa Vraie Dévotion, dans son culte de la Vierge, sa prédication du rosaire, sa Compagnie de Marie.*

*Comme H. Bremond, Daniel-Rops aura servi la cause de Montfort spirituel, auprès d'un certain public, en l'introduisant dans sa galerie des « Mystiques de France ». Il y ajoute d'attirer l'attention sur le livre, moins populaire, de l'Amour de la Sagesse éternelle et en faisant la synthèse des deux éléments de la spiritualité montfortaine.*

*Cela n'est sans doute pas étranger à la dédicace que Raymond Christoflour lui a faite de son « Grignion de Montfort » : à Daniel-Rops, admiration et amitié.*

\*\*

Un personnage curieux, une sorte de bonhomme médiéval égaré au XVIII<sup>e</sup> siècle, tel nous apparaît, à vue rapide, Louis-Marie Grignion de Montfort... Ne méconnaissions pas le pittoresque, le saint pittoresque de sa vie; mais ne nous y tenons point... Grignion de Montfort nous retient par autre chose : par cette puissance intellectuelle à laquelle Bremond rendait hommage, le plus bel hommage qu'il sût, en écrivant de lui « le dernier des grands hérulliens ». Et, plus encore peut-être, par cet équilibre entre action et spéculation, dont nous savons



que c'est trait de haut mystique, et de mystique français en particulier. L'Eglise, en le béatifiant, a sans doute confirmé en gloire, plus que l'étrange piéton des routes de Vendée, l'initiateur d'une mystique à forme très définie, d'un système de spiritualité nouveau.

Né en 1673 (il mourra en 1716), Grignon de Montfort n'appartient plus à la puissante cohorte qui, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, gravit par masse compacte les hauts lieux de l'esprit. S'il en procède, nous allons le voir, il fait plus ou moins figure d'isolé, en cette période où le grand siècle s'achève dans le lugubre deuil et la profonde lassitude. Bientôt, la Régence va masquer sa réaction contre ce que respectait le temps du Roi Soleil. Quand meurt notre bienheureux, Voltaire déjà respire. Il y a quelque chose d'attardé en lui, l'apôtre des derniers temps...

« Insigne missionnaire », dit encore de lui Bremond. C'est vraisemblablement l'aspect le plus caractéristique de son apostolat. Tout au long de sa brève vie, nous le voyons sans cesse en mission, allant porter l'Evangile là où il est le plus nécessaire de le redire sans cesse, parmi ceux qui se disent et se croient chrétiens... On verra même le saint homme aller arracher des âmes au démon luxurieux jusqu'en des maisons hospitalières, où il n'est point usuel de rencontrer des soutanes. Cette charité ne va pas sans de saintes violences. Voit-il deux duellistes ? il se jette entre eux. Entend-il de jeunes mirliflons tenir à des lavandières des propos déshonnêtes ? il sort sa discipline et en poursuit les galants... C'est vraiment la Sagesse de Dieu qui anime cet étrange corps. Tel il a défini « l'apôtre des derniers temps », tel il est rigoureusement.

C'est — faut-il le dire — un genre de sagesse que les autorités constituées n'ont coutume de vénérer que longtemps après, canonisée et devenue incapable de troubler la tranquillité bien pensante. Les évêques sur le diocèse desquels passait Grignon de Montfort avaient beau être pleins de bonnes intentions à son égard, presque tous finissaient par trouver indiscret un zèle apostolique qui respectait si peu les formes extérieures de la bienséance. A quoi notre bienheureux répondait : « Si la sagesse consistait à ne rien entreprendre de nouveau pour Dieu et à ne point faire parler de soi, les Apôtres auraient eu grand tort de sortir de Jérusalem ; saint Paul, en tout cas, n'aurait pas dû faire tant de voyages, ni saint Pierre arborer la croix sur le Capitole. »

Mais l'étude intellectuelle de sa pensée n'est pas moins riche. Certes, Grignon de Montfort s'inscrit dans une suite déjà ancienne. « Grand bérullien », il procède directement d'Olier et d'un autre grand Bérullien, Boudon ; sa pensée mariale se rattache à cette prière où le Père de Condren invoquait « *Jésus vivant en Marie* ». Mais il a aussi étudié les célèbres *Lettres spirituelles* du Père Surin, et, par maints traits, se rattache à la dévotion jésuite. Il connaît le P. Chardon et est lié de près à l'ordre de saint Dominique. En même temps, assez franciscain de cœur et d'esprit pour faire le détour d'Assise, lors de son grand voyage, afin de vivre quinze jours à la Portioncule.

Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve en sa pensée des éléments qui proviennent d'autrui. La méthode ascétique « se vider de soi-même » n'a rien d'absolument original. Le pur amour, dont il parle si bien, est commun à tous les mystiques. Le « saint esclavage » qu'il préconise est-il bien loin de cette subsistance en Dieu que demandait Chardon ; et quand il dit que le vrai chrétien doit être « collé à Dieu », il transcrit en une formule frappante l'adhérence bérullienne — *qui adhaeret Domino*, dit saint Paul.

L'intérêt de Grignon de Montfort est dans deux apports qu'on peut dire originaux en ce sens qu'avant lui personne n'avait fait, à ce point, de ces deux notions, les foyers de l'ellipse où tournent les âmes mystiques. C'est d'abord la notion de Sagesse, cette Sagesse de Dieu qui s'est manifestée par le Christ, cette Sagesse qui est « folie aux yeux des hommes », par qui le monde a été conçu, organisé, créé, car elle est le Verbe qui était au commencement de tout et se manifeste encore aujourd'hui dans l'âme des élus. Le livre le plus fondamental de Grignon, *L'Amour de la Sagesse éternelle*, étudie avec une force et une profondeur rares ces arcanes de la volonté divine. Mettre « toute la Sagesse dans les plaies du Christ », comme dit la liturgie de la Sagesse, telle qu'on la célébrait au XVIII<sup>e</sup>, c'est vivre le Christianisme dans son intégralité. Doctrine très ancienne, qui procède de saint Paul, de saint Augustin (« Dieu est sagesse, en qui, et de qui, et par qui tous les sages sont sages »), de saint Grégoire, de tant d'autres ; elle donne au Verbe toute sa signification ; on peut dire, que, par là, la spiritualité montfortaine complète ce qu'il y a parfois de trop humain dans le culte « christocentrique » du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais, en même temps, il y associe l'autre élément de sa pensée, la vénération de la Mère du Christ, de Marie...

C'est se donner la possibilité de communiquer, par elle, avec cette réalité ineffable, inaccessible, qui est la Sagesse de Dieu. Médiatrice de l'Incarnation, Marie est aussi médiatrice pour les hommes. « La Vierge Marie, dit la même liturgie que nous avons citée, est la maison d'or de Dieu, recélant en Elle les trésors de la Sagesse céleste ». On peut dire que Grignon de Montfort, en établissant cette synthèse entre le but à atteindre et la voie qui y mène, a instauré, dans la grande suite du mysticisme français, un aspect qui, avant lui, n'existait pas aussi net: la mystique mariale reliant directement l'homme au Verbe. On sait combien ce fleuve, dont nous voyons ici la source, s'est enflé jusqu'à nos jours, et qu'il irrigue aujourd'hui maints cantons, parmi les plus fertiles du mysticisme de France.

« MYSTIQUES DE FRANCE. »

CORRÉA. Paris 1941, p. 227-233.

#### QUATRIEME PARTIE

---

## MORT ET SURVIVANCE